

Danser avec une illusion (Bernard Mollet)

Voilà déjà plus de trois semaines que je remettais ce voyage, avec des excuses réelles mais qui auraient facilement pu être contournées, si je n'avais pas été d'une mauvaise foi aussi évidente. À chacun de ces renoncements, je culpabilisais énormément, je m'insultais, j'étais malheureux, je dormais mal.

Puis je tentais de m'inventer des justifications, je me disculpais au prétexte que de toute façon elle ne me voyait même pas, que j'y partais pour rien, que j'allais en revenir encore plus triste...

Et comme toujours, une sorte de dégoût de moi-même l'emportait sur toutes les échappatoires et je me contraignis alors à faire ce voyage dont je craignais et savais par avance combien il me rendrait encore plus malheureux.

Mais cette fois, impossible de reculer encore, c'était son anniversaire, et je n'aurais pas pu me supporter durant de longs mois si je n'avais pas fait ce voyage.

Je me décidai donc pour une visite, cet anniversaire tombait la semaine suivante, me laissant quatre longues journées pour me préparer mentalement à ce qui, je le savais fort bien, m'attendait en cet endroit que j'essayais perpétuellement d'effacer de mes pensées en vain depuis toutes ces années.

Comme à chacune de mes venues dans ce lieu, à chacune de mes entrées en voiture dans ce parking à l'allure sévère, sans buissons ni arbustes, après avoir passé plus d'une heure sur des petites départementales de campagne, je fus brutalement en proie à une inquiétude qui bien vite me tordit l'estomac.

D'arriver sur ces lieux me provoquait une masse insupportable de chagrin qui se traduisait physiquement par des malaises divers, tous psychologiques, mais non moins intolérables.

Je laissai passer un moment, appuyé sur ma voiture, me répétant en boucle une sorte de mantra : ça va aller, elle va bien, elle va bien, ça va aller, elle va bien !

Comme à chaque fois que je passais le seuil de cette grande bâtisse un tantinet austère, je ne pouvais cesser de craindre l'état dans lequel je la trouverais : heureuse et semblant épanouie, triste et amère, en colère et fulminant contre tout et rien, voire même en larmes et écroulée sur son lit, en boule, mais toujours étrangère à qui j'étais, toujours ailleurs.

Je l'avais souvent vue dans chacun de ces états, et même si elle souriait, je gardais en mémoire ses brusques et insensés changements d'humeur, que rien ne pouvait laisser présager...

Et jamais, jamais elle ne me reconnaissait.

Je lui parlais et tentais d'accrocher sa raison, sa mémoire, son attention, en vain depuis quelques années.

Donc, lorsque j'arrivai cet après-midi là à la Lézardière, la maison de retraite spécialisée où j'avais été contraint de placer ma vieille mère lorsque ses accès d'Alzheimer avaient commencé à se multiplier dangereusement pour sa propre sécurité, je ressentis vivement dès l'entrée dans le hall que l'atmosphère des lieux était peu ordinaire : en effet, aucune mamie cacochyme en fauteuil roulant ne guettait en somnolant l'arrivée des divers visiteurs, pas un seul papy accompagné de sa canne habituelle n'attendait avec une impatience grandissante le retour du village des quelques résidents encore semi valides chargés des commissions habituelles, les cigarettes, la topette de goutte...

C'est en arrivant à la porte de la salle commune-télévision-bibliothèque-gymnastique-théâtre-banquets que je la découvris, telle que je ne l'avais encore jamais vue qu'en photo un peu passée : elle avait revêtu sa magnifique robe fétiche, celle de sa folle jeunesse, celle qu'elle avait toujours gardée religieusement partout avec elle, entretenue avec un soin extrême comme une relique précieuse et portée secrètement, je ne l'ignorais pas même si je n'en connaissais pas du tout la raison, chaque année de sa vie à une date précise qui se trouvait être justement celle de ce jour, hasard ou coup de pouce du destin, je ne le saurai jamais.

Je constatais avec beaucoup d'admiration et de fierté que cette très jolie robe couleur abricot avait à peine été retouchée et seyait à ma mère comme si elle sortait à l'instant des mains habiles d'une couturière attentionnée, car oui, c'était bien ma mère, dans une forme apparemment éblouissante, qui faisait ce jour-là le spectacle devant l'assemblée complète des occupants de la maison de retraite.

En musique de fond, assez douce pour ne pas couvrir les propos de maman, une animatrice avait introduit dans l'appareil une compilation des chansons de Serge Gainsbourg.

Sur une table, poussée dans un angle, il apparaissait clairement qu'une tournée générale de jus de pomme avait été servie, d'ailleurs un verre cassé témoignait de la fragilité des poignets de certains des pensionnaires.

Tout à côté, un empilage d'assiettes sales et un reste de bougies assez conséquent laissait comprendre qu'un gâteau d'anniversaire avait été englouti par cette assemblée de vieux gourmands.

Je décidai alors de ne pas me montrer tout de suite afin de ne pas la troubler et restai en arrière du dernier rang des plus handicapés des spectateurs, bien que je sois certain malheureusement qu'elle ne m'aurait, comme à son habitude, pas reconnu.

Maman évoquait donc sans la moindre honte et avec toute sa mémoire pour le coup retrouvée son unique, réel et seul véritable amour. J'apprenais ainsi d'un coup l'existence de cette passion cachée et ce qui reliait aussi intensément ma mère à cette robe...

Cet homme, elle l'avait connu tandis qu'elle fréquentait la faune interlope qui hantait alors certains quartiers « de réjouissance » de la capitale, lorsqu'elle s'encanaillait en fin de semaine pour échapper un peu à son pesant milieu bourgeois dans laquelle elle se sentait tellement étouffée et prisonnière d'une sorte de devoir de bonne conduite.

J'appris alors, en même temps que tous ceux, rares, qui étaient encore attentifs, que l'individu était stambouliote d'origine, descendant d'un ancien bachi-bouzouk et qu'il avait fui son pays, la Turquie, parce qu'il était recherché pour diverses indécrottes vénielles sous nos cieux mais punissables dans son pays de la plus haute peine.

Elle portait au cou un collier splendide, un bijou réputé inestimable qu'elle m'avait demandé depuis toujours de ne jamais vendre, de le garder dans la famille.

Elle expliqua posément les circonstances de ce cadeau précieux, qui lui avait été offert par son amour levantin un jour de Saint-Valentin et parla longuement des années qui s'ensuivirent.

Je sus donc alors qu'il lui venait de cet étranger, Erdal de son prénom, et c'est alors que mes genoux me lâchèrent brusquement et que je ne dus qu'aux béquilles de mon voisin le plus proche de ne pas m'effondrer : mon prénom était Erdal !

Brusquement, alors que ma génitrice exposait publiquement sa double vie passée sans la moindre trace de regret, de remords ou d'une quelconque gêne, je me remémorais de mon côté certaines périodes de sa vie et quelques événements que je qualifiais sur le moment comme étant de nature bizarre, qui s'expliquaient maintenant à la lumière de son récit totalement impudique.

Et toujours ma mère évoluait au milieu de cette pièce avec beaucoup de chic, ressuscitant chacun des instants de cette vie qu'elle retraçait comme si elle était ailleurs, loin de nous tous, revenue à cette époque bénie pour elle...

Elle revivait intensément son mariage avec mon père, arrangé par les familles, pour de stupides histoires de classe sociale !

Elle revoyait précisément ses années de double vie, jusqu'au jour où son amant futile s'engagea, par goût immodéré du voyage, comme clown de figuration dans un grand cirque international de passage comme cela se pratiquait beaucoup à cette époque.

Chanson de Gainsbourg : Je suis venu te dire que je m'en vais

Elle nous dit son immense chagrin, sa vie arrêtée comme si elle était entrée dans un coma profond, ne faisant au jour le jour que les gestes nécessaires à sa survie.

Chanson de Gainsbourg : Tu t'souviens des jours anciens et tu pleures

Elle nous confia son effondrement, des années plus tard, lorsqu'elle vit de ses propres yeux à la télévision la mort sur la piste du cirque de Moscou d'un clown contorsionniste qui était entré dans une boîte d'un mètre cube et n'en ressortit pas...

C'était bien entendu son aimé, qu'elle perdait une nouvelle fois en direct, définitivement.

Chanson de Gainsbourg : Tu sanglotes, tu gémis à présent qu'a sonné l'heure

Elle avait à la main un joli cadre contenant une grande photo de mon père encadrée d'un passe-partout qu'elle déchira avec impatience pour dénicher par dessous un autre portrait, celui de son adoré, Erdal, que je voyais pour la première fois, et auquel je ressemblais tellement !

J'en eus subitement une bouffée d'émotion terrible en découvrant ce jour-là l'entière vérité de son existence et de la mienne par la même occasion...

Je m'avançai alors vers ma mère qui, les yeux fixés sur la photo, était maintenant repartie dans son monde parallèle et bien à elle, comme cela lui arrivait après chacun de ses retours dans la vraie vie.

Je voyais son regard qui était resté là-bas, dans ce passé inexorablement enfui.

Relevant la tête, elle m'aperçut soudain, hésita, sourit, redevint en quelques instants la jeune femme amoureuse et se précipita alors vers moi :

— Erdal, mon chéri !

J'avais bien compris que ce n'était pas vraiment moi qu'elle contemplait aussi intensément, avec tant de joie et d'amour...

Mais pourquoi lui ferais-je de la peine, elle avait rajeuni d'un coup de trente belles années ?

Sur le CD, Gainsbourg attaquait joyeusement La Javanaise.

Autour de nous, il n'y avait plus personne, car le repas avait été annoncé.

Je m'avançai, lui souris, lui tendis les bras et lui dis en refoulant mes larmes :

— Viens, mon amour, allons danser !